

grand'messe, le maréchal trouva toute l'armée française et toute l'armée mexicaine bordant les rues par lesquelles il devait passer. Il s'en alla au bruit des cloches, au bruit de l'artillerie, au bruit des tambours et des clairons qui battaient et sonnaient aux champs, au bruit de toutes les musiques qui jouaient l'air de la *Reine Hortense*, et il subit en dernier lieu les harangues de la municipalité. Les officiers généraux et tout l'état-major l'accompagnèrent à cheval jusqu'à deux lieues de la ville. Là, on se dit adieu avec émotion, et nous revînmes tous escortant le général Bazaine, qui restait seul à la tête du corps expéditionnaire. Son but était atteint. Il avait abordé le sommet si longtemps convoité, et presque aussitôt il allait rejeter du pied l'escabeau qui lui avait servi : le ministre de France, M. Dubois de Saligny. Quoique rappelé en même temps que le maréchal Forey, ce diplomate restait encore à Mexico, comptant sur l'appui et la bienveillance du général dont il avait servi les ambitions.

Le général Bazaine ne voulut pas se donner l'odieuse d'expulser lui-même son protecteur, mais, en partant pour l'expédition que je vais raconter, il laissait au général Neigre, resté à Mexico, des instructions formelles pour qu'il embarquât M. Dubois de Saligny sur le premier paquebot en partance de la Vera-Cruz. Et ce fut ainsi que le ministre de France fut jeté dehors par l'homme dont il avait dit si souvent : « Les choses ne marcheront que lorsque le général Bazaine en aura la direction. »

XVI

LE MEXIQUE SOUMIS.

Campagne politique. — L'armée écrémée. — Les trois caciques. — Mœurs mexicaines. — Brigade d'élite. — Petit des Adieux. — Comonfort. — Marches forcées. — But atteint. — A Guadalajara. — Excommuniés! — Suisse mexicaine. — Il faut partir. — Retour en colonne. — Pauvre Maximilien!

Quand du grade de colonel on passe à celui de général, on fait un bond considérable dans la hiérarchie, tant au point de vue du prestige qu'au point de vue des avantages matériels. On devient un personnage. On jouit d'une foule de privilèges. Le commandant en chef me destinait la succession de mon ami de Mirandol, c'est-à-dire le commandement de la cavalerie du corps expéditionnaire, commandement plus nominal que réel, puisque les deux régiments étaient séparés, et puisque même les escadrons étaient répartis de côté et d'autre, de telle sorte que le général avait été réduit jusque-là à suivre celui des deux colonels qu'il préférait. Mais encore fallait-il que ce poste fût rendu libre par la nomination de son titulaire au grade de général de division. Et pendant près de deux mois, de Mirandol attendit sa troisième étoile. Ces deux mois, je les passai dans une situation bizarre, irrégulière, en activité de service, mais sans emploi, touchant, par conséquent, ma solde brute. Il en résultait que, comme

général, j'étais beaucoup moins payé que je venais de l'être comme colonel. Je m'inquiétais assez peu de ce détail, cependant, qui se noyait pour moi dans les joies de l'avancement.

N'ayant rien à faire, je fréquentais un peu dans le monde. A Tacubaya, j'allais volontiers chez un M. Perry, négociant anglais, qui menait une existence de haut luxe et qui recevait la meilleure compagnie, des gens à la fois simples et bien élevés, au milieu desquels on se plaisait, parce que l'on était à son aise. A Mexico, c'était aussi la société européenne cosmopolite que je voyais : des banquiers anglais, allemands, tous gens d'une honorabilité parfaite. J'ai peu vu la société indigène, qu'on disait accueillante et aimable.

Quant à la colonie française, qui comptait plus de deux mille individus, elle n'entretenait pas avec les officiers les rapports d'intimité qu'aurait pu faire prévoir la confraternité nationale. Il est très rare que les couches sociales auxquelles appartiennent les officiers de l'armée française fournissent un contingent à l'émigration, et nos compatriotes établis au Mexique y occupaient presque tous des situations modestes et peu propres aux relations mondaines. C'étaient de très braves gens, mais qui n'éprouvaient pas le besoin d'étendre leur contact avec l'armée au-dessus des sous-officiers. Je dînais cependant chez l'un d'eux, M. Toscan, que j'avais rencontré, on s'en souvient, sur la route de Puebla. Il était le plus notable Français de Mexico, et il ne se gênait pas pour déplorer notre intervention, racontant qu'elle lui faisait perdre plus d'argent que ne lui en auraient coûté les exigences financières du gouvernement de Juarez. On comprend que des compliments semblables n'avaient rien de bien attirant pour nous. L'armée et la colonie française semblaient donc, spectacle bizarre, gênées l'une vis-à-vis de l'autre, à ce point qu'on ne voyait jamais un

Français autre que des militaires aux réceptions du général Douay, fort brillantes pourtant et fort suivies par la haute société mexicaine et étrangère.

Enfin, vers le milieu d'octobre, la nomination du général de Mirandol au grade de divisionnaire arriva, et il partit pour la France, abandonnant son commandement, dont je fus aussitôt investi. Mais auparavant, j'avais été chargé d'une besogne que j'avais accomplie avec autant de scrupule que peu d'enthousiasme. Le général Bazaine préparait une grande expédition dans le nord du Mexique. Cette expédition devait être plus politique encore que militaire. Sans doute, il s'agissait de repousser le plus loin possible de la capitale les restes de l'armée mexicaine qui ne tenaient nulle part devant nous, et les troupes sans consistance et sans organisation que Juarez, réfugié à San-Luiz de Potosi, avait hâtivement levées. Sans doute, il s'agissait aussi de transformer le corps expéditionnaire en une sorte de grand filet, tendu derrière Mexico, traîné vers le nord et dans les mailles duquel viendraient donner et se faire prendre les nombreuses bandes de brigands qui désolaient la contrée. Mais il s'agissait surtout de faire reconnaître et, si c'était possible, acclamer partout le gouvernement nouveau de l'empereur Maximilien, élu par la Constituante de Mexico.

Napoléon III et Maximilien n'avaient pas jugé que la comédie jouée par cette Constituante fût une base suffisante pour l'établissement d'un nouveau régime. Ils avaient accepté son vote, à titre d'indication sur les volontés du pays. Mais ils voulaient le corroborer par celui des populations, et nous étions chargés de le recueillir. Nous allions faire une campagne électorale, dont le succès ne pouvait pas être douteux, car ces populations, habituées à voter aujourd'hui pour Pierre, demain pour Paul, auraient acclamé le diable ou le Grand Turc, si nous avions présenté leur candidature

au bout de nos sabres et de nos baïonnettes. Nous allions donc transporter à la fois des urnes et des canons, et faire le double office de soldats et de courtiers électoraux.

Avant de s'élever dans le Nord, le général Bazaine, pour assurer la sécurité de ses derrières, voulait réorganiser et développer l'institution des contre-guérillas, qui, sous les ordres du colonel Dupin, opéraient dans les Terres-Chaudes. Le général Bazaine avait toujours la tête farcie des souvenirs des fameuses compagnies franches, dans lesquelles il avait combattu en Espagne, pendant la guerre entre carlistes et christinos. Il y joignait le souvenir des bachi-bouzoucks de Crimée, qu'on lançait en enfants perdus dans les embuscades. Mais il oubliait que tous ces corps étaient restés sous la main du commandement et n'avaient jamais été livrés à eux-mêmes, comme ils le furent dans les Terres-Chaudes. Il me confia le soin de choisir dans le corps expéditionnaire des hommes de bonne volonté que tenterait ce service spécial. Et je n'eus que l'embarras du choix. L'imprévu, le débraillé de cette vie aventureuse, sa quasi-indépendance, de sérieux avantages de solde, la perspective de bénéfices à récolter et de coups à faire, séduisaient, tournaient les têtes, et enlevaient ainsi à nos régiments et à nos escadrons quelques-uns de leurs meilleurs éléments, des hommes hardis, qui rongeaient leur frein dans la monotonie et les liens étroits de la vie régimentaire. J'en étais navré, car je ne partageais pas du tout les théories du général Bazaine.

Pour moi, le premier élément d'un succès militaire, c'est une discipline très forte et très exacte, qui subordonne tous les efforts individuels à un but commun, au lieu de les laisser s'épuiser dans le désarroi et les fantaisies particulières. Le progrès consiste à introduire dans une troupe irrégulière l'ordre et la règle. Il

ne consiste pas à désorganiser systématiquement des forces qu'on a eu tant de peine à juxtaposer et à combiner pendant la paix. La guerre entraîne avec elle assez de désordre et de trouble pour qu'on ne s'amuse pas à y ajouter encore de parti pris. Aussi, je suis l'ennemi convaincu de toute espèce de corps franc, de francs tireurs, et de troupes guerroyant pour leur propre compte. J'avais essayé de faire partager ce sentiment au général Bazaine. Il m'écouta avec une bienveillance extrême, ne me fit aucune objection, et de sa voix empreinte d'une politesse exquise, il me déclara qu'il ne changeait rien à ses instructions primitives. Je me mis donc à désorganiser avec zèle et amertume, et j'envoyai au roi des Terres-Chaudes, au mousquetaire sorti du roman de Dumas qu'était Dupin, et qui maniait l'épée, tirait le pistolet, comme feu d'Artagnan, des bandes de hardis et gais compagnons, avec lesquels il éplucha, pour ainsi dire, le pays embrasé des Terres-Chaudes.

Ceci réglé, il restait au général Bazaine, avant de partir pour le Nord, une autre entreprise à mener à bien. Il voulait qu'en entrant dans son nouvel empire, Maximilien y trouvât une armée nationale solidement constituée, et ce fut encore dans l'armée française qu'on puisa, pour donner à cette armée nationale les cadres qui devaient en assurer la solidité. Il fit appel aux hommes de bonne volonté dans le corps expéditionnaire. Cet appel fut entendu, et, du jour au lendemain, le général se trouva débordé par le nombre des demandes. Les avantages de toutes sortes qu'on faisait aux militaires français passant dans l'armée mexicaine justifiaient cet empressement. Les officiers, en s'engageant sous le drapeau du Mexique, gagnaient un grade, tout en continuant à compter à leur régiment et en conservant leurs droits à l'avancement. Pour nos sous-officiers surtout, cette perspective était alléchante.

Chez nous, la carrière était encombrée par le nombre des engagés qui restaient au service jusqu'à leur retraite, et un sous-officier devait s'estimer très heureux lorsqu'il arrivait à l'épaulette vers vingt-huit ou trente ans. Le corps expéditionnaire contenait donc une foule de sous-officiers qui saisirent avec bonheur cette occasion unique de devenir sous-lieutenants mexicains et, par suite, sous-lieutenants français.

Sans doute, cette organisation eût été bonne si nous eussions eu pour nous le sentiment du pays, et si les Mexicains étaient venus d'eux-mêmes renforcer les cadres à base française. Mais elle devait s'écrouler comme un château de cartes, et l'armée française, en se retirant plus tard, allait attirer derrière elle presque tous ses enfants détachés, dont quelques-uns seulement continuèrent à servir dans les troupes restées fidèles à l'empereur mexicain.

Quelques jours avant de se mettre en route, le général en chef donna un grand dîner auquel je fus invité. Ce fut pour moi l'occasion d'être présenté aux membres du triumvirat et de faire la connaissance personnelle des trois caciques : le général Almonte, Mgr Labastida et le général Salas. Entre le quartier général et le triumvirat on échangeait des politesses officielles ; mais on se regardait déjà un peu comme chien et chat, tout en se faisant, cependant, patte de velours, et le général Bazaine ne laissait pas sans inquiétude derrière lui des gens dont les actes et les allures lui inspiraient une profonde défiance, des gens qu'il considérait à la fois comme un peu bornés et comme très dangereux.

J'ai déjà présenté au lecteur le général Almonte, le métis, fils du curé patriote. Dévoué corps et âme au parti réactionnaire, le général Almonte n'était cependant point tout à fait une tête de bois. Il gardait à Napoléon III une reconnaissance attendrie pour tous les

bienfaits qu'en avait reçus son parti, et, en faisant vibrer ce sentiment, on aurait pu en obtenir certaines concessions aux idées libérales.

Son collègue, le vieux général Salas, était un comparse, sans idée et sans volonté, une marionnette dont les ficelles se trouvaient dans la main de l'archevêque de Mexico, Mgr Labastida. L'archevêque était donc l'homme important, la tête et le bras du triumvirat. Encore jeune, gras, la figure rose et fleurie, encadrée d'un triple menton, avec un petit ventre qui ne demandait qu'à pousser, Mgr Labastida était le type de l'ecclésiastique papelard, onctueux, doucereux et faux. Quand on l'entendait parler, on l'aurait pris pour un libéral et on l'aurait cru résigné à toutes les concessions. Mais, au fond, c'était un entêté des idées les plus vieilles, un mulet obstiné dans l'immobilité, qui regrettait le tribunal du Saint-Office et les autodafés, qui fut la grande pierre d'achoppement pour le succès de notre intervention et un obstacle invincible à la conciliation des partis. Le conflit entre le général Bazaine et lui était encore à l'état latent. Il pivotait sur la question des biens du clergé.

L'empereur Napoléon avait blâmé la concession de pouvoirs politiques à peu près illimités accordée par le maréchal Forey au triumvirat, et il avait prescrit au général Bazaine d'assurer la sécurité des détenteurs actuels des biens du clergé, menacés par les revendications de Mgr Labastida. Il avait ordonné aussi que le général fît rapporter tous les décrets pris par les triumvirs et qui se trouveraient contraires à notre législation, car nous ne pouvions pas déceimment imposer à coups de fusil aux Mexicains, qui n'en voulaient pas, des lois que nous-mêmes nous avions biffées de nos codes. Tel était, à ce moment, l'objet des discussions entre le général Bazaine et le triumvirat. Et ce fut là peut-être la cause initiale de la chute de Maximilien,

Il est entendu que le triomphe des États du Nord sur les États du Sud et la réconciliation des deux parties de la grande République américaine déterminèrent l'échec de notre intervention.

Mais, d'un autre côté, il est permis de penser que, si nous étions arrivés à éteindre rapidement les dissensions intestines de ce malheureux pays du Mexique, en face de populations réconciliées et unies sous le sceptre incontesté de Maximilien, les États-Unis se seraient probablement résignés au fait accompli.

Il est donc légitime d'affirmer que nos pires ennemis ont été les gens dont nous étions venus assurer le triomphe. Mgr Labastida était l'homme le plus impopulaire, et le plus justement impopulaire. D'ailleurs, moi qui suis un admirateur du clergé français, un catholique convaincu et un adversaire irréductible des gens qui se prétendent des anticléricaux, je dois à la vérité cet hommage de confesser que le clergé mexicain, quand je l'ai connu, était tellement démoralisé, et ignorant, et compromis de toutes les façons, qu'il justifiait, jusqu'à un certain point, les passions anticléricales des libéraux. Un trait de mœurs en dira plus long, à ce sujet, que toutes les phrases.

Quand j'avais pris mon cantonnement à Tacubaya, on ne parlait que du récent mariage d'un homme affligé de dix millions, qui venait d'épouser sa propre sœur de père et de mère, avec laquelle il vivait depuis fort longtemps. Cela n'est pas très rare au Mexique; mais ce n'est pas très admis en Europe, et, comme le frère et la sœur voulaient y vivre, ils se rendirent à Rome, afin de demander au Saint-Père de régulariser leur situation. Je n'ai pas besoin d'ajouter que le Pape leur refusa une dispense réellement exorbitante. Ils revinrent à Mexico, et là, un dignitaire ecclésiastique, moyennant finance et en parfaite connaissance de cause, célébra le mariage. C'était un fait de notoriété

publique dont personne ne se scandalisait. Le ménage était même très bien vu dans le pays. Il retourna peu après en France, où il trouva la considération et les égards qu'on accorde aux écus.

Autre trait de mœurs, mais, celui-là, simplement plaisant. J'étais à Mexico le 2 novembre et j'assistai, par hasard, ce jour-là, à la fête traditionnelle de la commémoration des morts. C'était une très joyeuse solennité. Devant la cathédrale étaient installées les baraques d'une foire, avec tourniquets, jeux de tir, chevaux de bois, salle de concert et de spectacle, arènes d'hercules, voitures de somnambules, le tout assiégé par un monde fou. Ce qu'il y avait de plus curieux, c'est que les camelots et les industriels des baraques ne vendaient que des objets de circonstance : des têtes de mort, des ossements, des squelettes, des petits cercueils, le tout en sucrerie. Entre amis et parents, on échange ces cadeaux peu folâtres, et tout gamin qui se respecte doit, ce jour-là, sucer au moins un tibia. Ainsi le veut la mode.

Pendant que le général Bazaine était retenu pour quelques jours encore à Mexico, par ses travaux d'organisation et par ses débats avec le triumvirat, il avait donné des ordres pour sa campagne du Nord et poussé en avant ses deux divisions : la division qu'il avait cédée au général de Castagny et la division Douay. Leur objectif commun était Queretaro, ville située à cinquante lieues au nord de Mexico et à laquelle la mort de Maximilien devait donner plus tard une inéffaçable et lugubre célébrité. Là, s'était posté le général Comonfort, à la tête de la nouvelle armée libérale, une quinzaine de mille hommes. Deux routes conduisent de Mexico à Queretaro. La division de Castagny prit la route de droite, et la division Douay la route de gauche. L'avant-garde de Comonfort occupait une localité appelée « Arroyo-Zarco ». Le général Bazaine donna

l'ordre de faire marcher en avant la nouvelle armée impériale mexicaine, qui était déjà assez bien organisée pour tenir la campagne. L'élément français qu'elle contenait suffisait pour lui assurer une supériorité indiscutable sur les troupes libérales. Il convenait donc de lui faire gagner ses éperons. En outre, un succès remporté sur les juaristes par l'armée impériale mexicaine devait donner au parti conservateur une prépondérance locale sur ses adversaires, qui étaient aussi les nôtres. D'ailleurs, pour ne rien négliger et ne pas s'exposer à une mésaventure, le commandant en chef avait prescrit à ses généraux de soutenir à distance nos alliés, dans leurs premiers débuts.

Tout se passa comme l'avait ordonné et prévu le général Bazaine. L'armée mexicaine, appuyée par la brigade de Berthier, qui resta en arrière, et entraînée avec vigueur et intelligence par son chef, le général Méjia, enleva la position d'« Arroyo-Zarco », et, avant même d'avoir été attaqué par elle, Comonfort, avec le reste de ses troupes, se mit en pleine retraite. Ce général Méjia, qui devait, avec Miramon, partager le sort fatal de l'empereur Maximilien sur le Cerro de Queretaro, théâtre de sa victoire, était un Indien pur sang. Je le revois encore, petit, trapu, avec sa figure large, ses pommettes saillantes, ses yeux bridés, ses lèvres épaisses et sa peau de bronze. Il n'en était pas moins un général de premier ordre, aimé et respecté de ses soldats, d'un courage éprouvé, et l'un des hommes les plus éminents de son parti, consciencieux, loyal, fidèle à sa parole, esclave de son devoir et patriote dans l'âme, c'est-à-dire ayant pour opinion politique le dévouement sans limites à ce qu'il croyait être l'intérêt et le salut du Mexique.

La nouvelle de ce succès, qui ouvrait brillamment la campagne du Nord, arriva au général Bazaine, quelques jours avant son départ de Mexico, où j'étais resté avec

lui, pendant que le reste de l'armée commençait son mouvement en avant. Les divisions étaient parties le 8 novembre ; elles étaient depuis huit jours en marche. Le commandant en chef m'avait gardé avec lui, à la tête d'une brigade légère, véritable corps d'élite que j'étais très fier de commander, qu'il devait conserver sous la main, en se portant rapidement à droite ou à gauche de sa ligne de bataille. Cette brigade légère était composée de six escadrons de cavalerie, des deux bataillons de zouaves de mon ami le colonel Mangin, et de la batterie montée de la Garde.

J'ai déjà présenté au lecteur mon nouvel officier d'ordonnance, le capitaine du Vallon, ancien officier d'ordonnance du général Desvaux, et sorti avec le n° 1 de l'école de Saint-Cyr d'abord, et de l'école de Saumur ensuite. Grand jeune homme, mince, tenant de sa mère le type anglais, remarquablement spirituel et intelligent, un peu caustique et un peu susceptible, outil merveilleux, mais délicat à manier. Il semblait réservé à la plus belle carrière et me rendit, pendant toute cette campagne, les plus précieux services. Plus tard, quand je quittai le Mexique, le général Bazaine, qui l'appréciait hautement, lui offrit le commandement intérimaire de la contre-guérilla des Terres-Chaudes, que Dupin venait d'abandonner pour entrer à l'hôpital, en lui en promettant la survivance. Du Vallon accepta ; contre toute attente, Dupin guérit, et du Vallon dut rester commandant en second, avec la promesse de devenir bientôt chef d'escadrons. Mais Dupin et lui étaient l'eau et le feu. Du Vallon était froid, correct, réglementaire, des pieds à la tête, et Dupin, exubérant, capricieux, fantaisiste, prit bientôt en grippe ce censeur silencieux. On était arrivé au déclin de notre occupation. Les bandes renaissaient dans les Terres-Chaudes. Un jour, du côté de Tampico, Dupin se heurta contre un détachement de « puros » posté sur un mamelon

rocailleux et donna à du Vallon l'ordre de l'enlever avec ses cavaliers. Ce dernier fit remarquer que le terrain ne se prêtait pas à une action de cavalerie et proposa de tourner la position. Dupin réitéra son ordre. Du Vallon, donnant un magnifique exemple du respect de la discipline et de l'abnégation militaire, commença à gravir, à la tête de ses hommes, les pentes rocheuses du haut desquelles les Mexicains les fusillaient. Il reçut trois balles en pleine poitrine, vécut assez longtemps, pourtant, pour être embarqué à bord d'un navire en partance pour New-York, et mourut en vue du port.

Le lecteur connaît aussi mon ami le colonel Mangin, dont les deux bataillons de zouaves avaient pour officiers des jeunes gens qui, pour la plupart, ont porté plus tard les trois étoiles.

Quant au premier régiment de marche de cavalerie qui faisait partie de ma brigade, il était commandé par le colonel Petit, qui venait de remplacer le colonel de Brémond d'Ars, nommé général de brigade et rappelé en France. Le colonel Petit était le fils du général de la Garde Impériale, à qui l'Empereur, en 1814, au moment de partir pour l'île d'Elbe, adressa dans la cour du Cheval blanc, à Fontainebleau, des adieux historiques. Nous l'appelions « Petit des Adieux ». Tout le monde a vu le tableau célèbre qui représente Napoléon serrant sur son cœur l'aigle des grenadiers et embrassant le général Petit. La lithographie, la gravure et l'imagerie d'Épinal l'ont popularisé. Or, à Mexico, un adjudant-major du régiment trouva une reproduction de ce tableau et en fit l'acquisition. Cette gravure devint l'instrument d'une farce inénarrable. A chaque étape, l'adjudant-major, après avoir désigné la chambre réservée au colonel Petit, suspendait religieusement à un de ses murs le tableau des *Adieux*. Dans la moindre petite ville, dans la plus obscure hacienda du Mexique,

le colonel retrouvait invariablement les *Adieux de Fontainebleau*. Jamais il ne reconnut la supercherie. Toujours il s'imagina que c'était un nouveau tableau, et que, dans l'antique empire de Montezuma, son père jouissait d'une popularité sans égale. Et tous les soirs, quand il montait se coucher, à l'aspect de ce tableau vagabond, on l'entendait murmurer, en proie à l'émotion filiale : « Oh ! encore papa ! papa ! papa ! »

Petit devait son avancement à la faveur de l'Empereur qui l'avait pris pour officier d'ordonnance, dès le début du règne. C'était un caractère original, un esprit à tournures imprévues, un mondain déterminé, mais un militaire sans grande vocation. Il avait embrassé la carrière des armes par piété filiale, parce que le fils d'un général, embrassé par l'Empereur, devant toute la vieille Garde, ne pouvait pas ne pas être soldat. Mais il eût bien préféré les aises de la vie parisienne et la jouissance paisible de sa fortune à des courses interminables sur les plateaux de l'Anahuac. Je l'aimais beaucoup, quoique nous ne fussions pas d'accord sur les questions militaires. Que de fois je l'ai entendu s'écrier en zézayant : « Le Mexique ! Sale pays ! De la poussière ! Pas de pâtisseries ! Pas de dessert ! Sale pays ! » Ce brave Petit s'était un peu rattrapé à Mexico, et il recommençait sans enthousiasme la vie errante. Le pauvre garçon, il y a quelques mois, a subi une espèce de transport au cerveau. Il s'est cru ruiné, réduit à la misère, et s'est fait sauter la cervelle.

Un capitaine du 3^e de zouaves exerçait dans ma brigade les fonctions de sous-intendant militaire, et s'acquittait avec une intelligence et une activité sans pareilles de cette tâche, toujours difficile en campagne, où tout est à créer. C'était le capitaine du Bessol, qui vient de quitter le service comme commandant du 19^e corps d'armée.

Nous quittâmes Mexico avec le commandant en chef

le 17 novembre, et le surlendemain, nous étions à Toluca, jolie petite ville de 12,000 habitants, capitale de la province de ce nom, blottie au milieu de ses jardins, dans une région montagneuse et entre des pics gigantesques. Puis, laissant à droite Queretaro, occupé déjà par le général Douay, nous nous portions, à marches forcées, sur Guanaxuato, capitale d'un très riche district minier et ville très importante.

Nous marchions ainsi, au centre d'une grande ligne de troupes déployées, dont la division de Castagny formait la gauche et la division Douay la droite. Tout à l'heure, je comparais cette ligne à un vaste filet. Il serait plus exact peut-être de l'assimiler à une manœuvre de rabatteurs qui s'avancent, en frappant les buissons de leurs bâtons, pour faire partir le gibier. Notre gibier, c'étaient les débris de l'armée libérale, qui ne nous attendait jamais et qui, mise au courant de nos marches, décampait toujours, la veille de notre arrivée. Les journaux conservateurs du cru disaient, en parlant de l'armée libérale : « Ce n'est pas une retraite de soldats ; c'est une panique de malfaiteurs, à l'apparition de la police. » Le général Bazaine conduisait avec une maestria incomparable cette opération si étendue, et, fidèle à sa tactique, il poussait toujours en avant de nous la nouvelle armée impériale mexicaine, qui grossissait en marchant, puisque, presque toujours, une partie de ses prisonniers devenaient ses recrues.

Il faudrait avoir une carte détaillée du Mexique sous les yeux, pour suivre les opérations de cette campagne du Nord qui s'accomplit avec une rapidité pour ainsi dire vertigineuse, et dans laquelle nous faisons des étapes qui oscillaient entre neuf et treize lieues. Mais je crois en avoir exposé le thème général. Nous courions sus aux Mexicains qui s'enfuyaient, et dans chaque ville, même dans chaque village, nous provoquions de la part des autorités et des populations un acte public

d'adhésion au régime nouveau. Autorités et populations accomplissaient ledit acte avec une docilité qui frisait l'enthousiasme et nous donnait l'illusion du succès, alors qu'en réalité nous n'étions les maîtres que de l'espace que nous occupions. Derrière nous, nous laissions le pouvoir entre les mains du parti conservateur, qui se hâtait de perdre l'influence par ses divisions, tandis que le parti libéral, même vaincu, marchait comme un seul homme.

Et cependant, ce parti libéral venait encore de perdre un de ses chefs les plus illustres : le général Comonfort, l'ancien président de la république mexicaine, le vaincu de San-Lorenzo, redevenu ministre de la guerre de Juarez et commandant en chef de l'armée libérale. Il se distinguait au milieu de son parti par l'élévation et la modération de ses sentiments ; et le général Bazaine n'avait pas perdu l'espoir de le rattacher au nouvel empire, lui et un de ses collègues, un autre ministre de Juarez, nommé Doblado. Revenant de San-Luiz de Potosi, où il avait été appelé par Juarez, et regagnant son quartier général avec ses aides de camp et une centaine de cavaliers d'escorte, le général Comonfort fut surpris par un détachement de la division Méjia, lancé à sa poursuite, et trouva la mort dans cette rencontre.

A Acambaro, le général en chef retrouva la division Castagny, et immédiatement, avec ma brigade, il se porta sur Celaya, distante de dix-huit lieues, où il retrouva la division Douay. C'est ainsi que nous faisons perpétuellement la navette entre les deux divisions en marche. Là une rumeur, qui nous annonçait que les libéraux nous attendaient près de Salamanca, nous fit encore faire dix-huit autres lieues pour rejoindre cette dernière ville, où nous ne trouvâmes rien. Celaya et Salamanca sont les deux centres de fabrication du manteau national mexicain, le « zarape »,